

Le combat d'un dessinateur de presse. Entretien avec Plantu

François Brousseau

Numéro 258, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84880ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brousseau, F. (2016). *Le combat d'un dessinateur de presse*. Entretien avec Plantu. *Spirale*, (258), 62–64.

Le combat d'un dessinateur de presse

Entretien avec Plantu

Par François Brousseau *

Plantu, de son vrai nom Jean Plantureux, est un caricaturiste très célèbre. Situés dans la lignée de la tradition satirique française, ses dessins se comptent par dizaines de milliers. Né à Paris en 1951, 72 ans après la mort de Daumier, Plantu a fait paraître son premier dessin dans le quotidien *Le Monde* en 1972. Depuis 1985, il publie quotidiennement à la une de ce journal de ces éditoriaux qu'on lit et comprend en trois secondes. Depuis 1990, on le retrouve aussi à toutes les semaines dans *L'Express*.

Artiste, il est aussi militant, organisateur, conférencier : globe-trotter généreux de son temps, qui fait la promotion de son métier, des droits et de la sécurité de ses confrères et consœurs aux quatre coins de la planète. Aiguillonné par l'affaire des caricatures sur le thème « tabou » de la représentation de Mahomet du *Jyllands-Posten* de Copenhague en 2005-2006, il crée en 2008, avec l'ex-secrétaire général de l'ONU Kofi Annan, l'organisation *Cartooning for Peace* (« Dessins pour la paix »), dont l'intitulé est déjà tout un programme.

Il défend bec et ongles la liberté d'expression, remise en cause dans les controverses à répétition autour de *Charlie Hebdo*, qui ont abouti au massacre du 7 janvier 2015.

Mais lorsque Plantu déclare qu'il peut comprendre le « *ressenti* » de ceux qui sont blessés par certains dessins ou concevoir qu'un dessinateur évite délibérément certains thèmes, il se voit épinglé par des collègues qui l'accusent d'autocensure. Dans le numéro dit « des survivants » de *Charlie Hebdo*, publié le 14 janvier 2015, un dessin le représente louchant, l'air idiot, avec le slogan « *Je suis Charlie, mais...* ».

La réponse à ce coup de griffe, il nous la donne dans une entrevue ménagée à Montréal, un après-midi neigeux de janvier 2016 : « *Je dis juste une chose : c'est qu'il existe, en France, un droit au blasphème. Ça, je ne reviens pas là-dessus. Mais ce que je demande, c'est qu'on ne m'impose pas un devoir de blasphème.* »

Spirale : Qu'est-ce qu'un caricaturiste aujourd'hui ? Qu'est-ce qui a changé depuis 20 ans dans son rôle et sa place dans la société ?

Plantu : Sur la création des dessins, je pense que rien n'a changé parce que le dessinateur est comme tout citoyen : il a une opinion, une réaction, une boule dans le ventre, il entend quelque chose à la radio, à la télévision, il lit le journal, il est d'accord, il n'est pas d'accord... Il transforme cette pulsion. Certains

font de la danse, de la chanson, écrivent une chronique. Lui, il la transforme en images, en dessins de presse. Le dessinateur de presse est à la fois un artiste et un journaliste qui essaie de s'exprimer comme il l'entend, mais qui s'assume totalement comme subjectif, exagéré. Il diffère en cela du reporter. Sa subjectivité, son style, sont à la base de sa connivence avec le lecteur.

Là où il y a une différence depuis 20 ans, c'est dans l'irruption d'internet. Internet a changé la donne pour le dessinateur comme pour tout le monde. Tout ce que le dessinateur fait peut être partagé immédiatement aux quatre coins du globe. Alors qu'auparavant il s'adressait à une communauté locale ou nationale, avec ses codes, aujourd'hui il peut voyager partout en temps réel. Ce qu'il fait est transporté sur la Toile et peut être mal compris, mal interprété et manipulé par des gens qui sont à 600 mètres, 5 kilomètres ou 10 000 kilomètres. Et cet outil qui s'appelle internet, peut-il devenir le maître ? Une fois qu'on a compris - ou pas compris - que, pour beaucoup, l'internet est devenu le maître, on peut passer à côté de l'essentiel.

Spirale : L'affaire des caricatures danoises, en 2006, a montré cette mondialisation de la diffusion...

Plantu : Oui. C'était en fait en septembre 2005, mais l'explosion est venue en février 2006 avec les manifestations dans plusieurs pays. Ces dessinateurs ne savaient pas – pas plus que moi d'ailleurs – que, pour beaucoup de musulmans, l'image du prophète est considérée comme un blasphème. Quand j'étais allé en Iran, quelque temps plus tôt, les Iraniens m'avaient dit : « L'image du prophète, pas de problème ! » Les Iraniens chiites n'ont pas ce tabou. Et j'ai découvert que ce dessin qui représentait le prophète, tout à coup, des musulmans du monde entier le vivaient comme un drame.

Je connaissais Kofi Annan, qui achevait à l'époque son mandat de secrétaire général de l'ONU. Il m'a appelé et m'a dit : « Ça fait longtemps que nous parlons de faire une rencontre mondiale avec des dessinateurs de presse à l'ONU. Là, maintenant, il y a urgence, il y a le feu à la maison ! » Donc on a organisé ça à New York. J'ai réuni des dessinateurs chrétiens, juifs, musulmans, agnostiques, athées. On a essayé de faire une conversation, un débat entre les dessinateurs, devant tout le monde, pour essayer de savoir ce qu'il en était de la liberté de pensée... Que devient-elle avec cet outil nouveau, internet, qui est génial mais peut se retourner contre nos libertés ?

Spirale : Est-ce que cette communauté internationale de dessinateurs de presse, d'éditorialistes du dessin, est une invention récente qui correspondrait à l'internationalisation par internet ?

Plantu : Il y a une association qui est très vieille qui s'appelle la FECO (Fédération des caricaturistes), une sorte de confrérie de dessinateurs de presse. Nous, quand on a fondé cette nouvelle association avec Kofi Annan, Cartooning for Peace, on avait l'idée de faire une sorte

de proposition éditoriale. Bien sûr, pas dans le sens de dire aux autres dessinateurs ce qu'ils ont à faire, à dessiner ou ne pas dessiner. Je respecte ce dessinateur danois (NDLR : Kurt Westegaard, qui a dessiné Mahomet avec une bombe sur la tête dans le *Jyllands-Posten* de Copenhague) ; je respecte les dessinateurs de *Charlie Hebdo*, ils font ce qu'ils ont à faire... Mais plutôt dans le sens de se parler, d'échanger pour se comprendre, pour désamorcer les tensions et défendre la liberté d'expression.

Spirale : Vous êtes une star internationale de la caricature. C'est vous qu'on voit comme pivot dans le film documentaire *Caricaturistes, fantassins de la démocratie* (Stéphanie Valloatto, 2014). Vous servez-vous de votre notoriété pour faciliter cette discussion ?

Plantu : Oui. J'ai, bien entendu, profité de l'image du journal *Le Monde*, où je travaille depuis 43 ans. Ça m'a ouvert beaucoup de portes. Le résultat, c'est que je connais énormément de dessinateurs sur toute la planète, et j'avais bien compris, quand j'étais en Égypte, qu'eux ont vécu comme un drame les caricatures danoises. Je leur ai demandé de m'expliquer, je ne comprenais pas que mes copains égyptiens fassent des numéros spéciaux pour vilipender les caricaturistes danois. C'est là que j'ai commencé à comprendre que même des dessinateurs musulmans modérés vivaient cet événement avec un ressenti d'humiliation. Et là, je me suis rappelé que, dans les années 1980, il y avait d'autres croyants, des juifs, qui avaient mal vécu la publication d'une bande dessinée de Vuillemin intitulée *Hitler=SS*. Vuillemin, je le connaissais un peu... et moi, je savais que ce dessinateur n'était pas antisémite, même s'il faisait une BD avec de l'humour sur les camps de la mort. La justice avait interdit ce livre. Je me suis dit : oh, là là ! Il y a quelque chose qui m'interpelle... Je pense que le dessinateur danois, tout comme ceux de *Charlie Hebdo*,

ne se sont jamais levés un matin en se disant : « Bon, aujourd'hui, on va humilier ! »

Mais on peut poser des questions, échanger, essayer de se comprendre. C'est ça, la force de *Cartooning for Peace*, qui n'a pas une position éditoriale. On est ouverts à tout le monde. On a plein de dessinateurs, des Palestiniens, des Israéliens, on a même, dans l'association, des Israéliens qui sont pour l'occupation des Territoires. Moi, je suis contre cette occupation. Mais ils font partie de *Cartooning for Peace* parce que c'est un vrai lieu de débat.

Il faut se parler, se dire que l'autre pense différemment, mais que je vais peut-être m'enrichir en écoutant ses convictions, voilà ! On a inventé une université du dialogue.

Spirale : « *Cartooning for Peace* », ça veut dire : nous dessinons pour la paix, la compréhension, la réconciliation... Mais la réconciliation et le journalisme de combat, ou la satire, ce n'est pas la même chose !

Plantu : L'un n'empêche pas l'autre. Être journaliste, c'est un combat ; être éditorialiste, c'est un combat. Il y a un moment où il faut sortir du bois. On dit : « Voilà, je pense que l'accord avec les Iraniens, l'Europe et les Américains, c'est une bonne ou une mauvaise chose. » Il y a un moment où il faut que l'éditorialiste se mouille. Le dessinateur, c'est son boulot de tous les jours. La différence, c'est que l'éditorialiste, on prend 20 minutes pour lire son papier, enrichi de toutes sortes de connaissances qu'il essaie de partager avec le lecteur. Et nous, on donne le sentiment un peu trompeur de faire le même travail que les éditorialistes, avec cette différence qu'en 3 secondes, tout le monde a compris le dessin... s'il est réussi ! Mais ça peut donner le sentiment trompeur aux lecteurs que : « Ah, oui, j'ai tout compris, alors ce n'est pas la peine de lire les papiers », ce qui est faux. Un bon dessin doit aussi donner l'envie de lire les papiers, c'est essentiel.

Mais dessiner, ça peut aussi rapprocher... Tenez, j'étais, en 1990, à Tunis pour une exposition avec Amnistie internationale. À 4 h du matin, dans ma chambre, coup de téléphone : Yasser Arafat en personne demande à me rencontrer. Je ne fais ni une ni deux, et je me retrouve à discuter avec lui. Je me rends compte qu'il aime le dessin. Je lui donne des feutres ; il dit : « *Je reconnais le peuple israélien, je reconnais l'État israélien* »... et dessine l'étoile de David ! Il signe le dessin. Je le prends. Beaucoup plus tard, en 1992, je me rends à Jérusalem, où je rencontre Shimon Peres, ministre des Affaires étrangères d'Israël, et lui fais voir le dessin. Il le signe lui aussi : Arafat et Peres se répondent en m'utilisant comme intermédiaire !

Spirale : C'est la diplomatie du dessin !

Plantu : J'ai découvert, en effet, qu'on peut utiliser ce boulot de dessinateur pour titiller, énerver, déranger... mais aussi pour tendre la main. Et quand je vois la reine de Jordanie, en ce mois de janvier 2016, faire un dessin pour répondre à un autre dessin qu'elle n'a pas aimé (publié dans *Charlie Hebdo*), je me dis : oh là là, on est en plein dans le cœur du sujet ! Elle n'est pas dessinatrice... mais elle a fait un dessin qui est tout à fait remarquable.

Elle a pris à revers le dessin de Riss qui laissait entendre que, 20 ans plus tard, le petit Aylan, mort sur les côtes turques en septembre 2015, aurait pu aussi, s'il avait vécu, devenir un tripoteur de fesses d'Allemandes (comme à Cologne). Elle lui a répondu en dessinant un petit Aylan devenu médecin. Et là je me dis : ça m'intéresse ; ça signifie que le langage du dessin parle au-delà des convictions, il parle au cœur des hommes, il parle aux esprits, il parle aux âmes.

Spirale : Vous avez mentionné votre escorte de sécurité, qui vous est imposée par l'État français depuis les attentats de janvier 2015 à Paris... Quelle vie !

Plantu : En effet, quelle vie ! Ne pas pouvoir aller acheter une laitue en face de chez soi sans avoir deux policiers à ses côtés... Mais ce n'est rien à côté de Kurt Westergaard, le dessinateur du *Jyllands-Posten*... lui, c'est le cauchemar. Sa salle de bain, ce n'est pas une salle de bain, c'est un *bunker* ! Trois fois, ils ont essayé de le tuer : la dernière fois c'était à la hache, et il s'est enfermé dans son *bunker*, ce qui l'a sauvé. Lui, quand il va chercher son gouda... il est accompagné de six policiers ! Quand il est venu voir mon exposition à Copenhague, il est arrivé dans une voiture blindée qui fait 20 tonnes !

Et si on me dit : « Ça coûte cher tout ça ! », j'ai l'impression d'être un cancéreux qui fait des rayons X à l'hôpital, et à qui on dit : « Mais écoutez, ça coûte à la communauté tous ces soins... » J'ai une maladie : c'est l'atteinte aux droits de l'Homme, c'est ma démocratie française, que j'aime tant et qui se réduit comme peau de chagrin. J'ai plusieurs maladies dans mon petit crayon !

Spirale : Un regret ? Un dessin de trop ?

Plantu : Plutôt... ceux que je n'ai pas faits ! Par exemple, j'ai publié beaucoup de dessins pour critiquer les milices serbes à l'époque de la guerre en ex-Yougoslavie. Je n'en regrette aucun. Le problème, c'est que je n'ai pas fait assez de dessins sur les milices bosniaques ou kosovares ou croates. Alors quand je tombe sur des gens de Serbie qui me reprochent d'avoir trop chargé les milices serbes, je les entends.

Un dessin que je regrette, c'est celui où je me suis moqué de Jean-Pierre Chevènement dans les années 1990, quand il était ministre de l'Intérieur et qu'il avait demandé qu'on chante *La Marseillaise* à l'école. Je me suis bien foutu de lui ! J'avais tort : il avait 20 ans d'avance.

Spirale : Un mot, Plantu, sur l'avenir de la presse... Comment le voyez-vous en tant que journaliste ?

Plantu : Il n'y a qu'à voir que les gens passent de moins en moins de temps à lire un journal, et je ne parle même pas de la qualité. Ils y passent beaucoup moins de temps. Donc on doit se poser des questions. On ne répond sans doute pas aux attentes des lecteurs... Moi qui aime me moquer de la politique, je me moque aussi des médias et je voudrais de temps en temps un peu secouer le cocotier des petites certitudes dans lesquelles vivent trop de journalistes en France, avec leur complexe de supériorité...

Quand je vais dans les écoles de journalisme, j'encourage les jeunes à faire une révolution dans les médias. Mais je ne vois pas le début de la queue d'une révolution. Or, c'est « urgentissime » de le faire dès maintenant. Parce que dans les médias, d'une manière générale, on fait trop souvent passer la ligne *marketing* avant la ligne éditoriale. Et ça, on le payera très, très cher. Ce n'est pas au *marketing* de déterminer la ligne éditoriale d'un média. Pourtant, c'est de plus en plus souvent ce qui arrive. ■

* Plantu a été invité à Montréal pour prononcer la conférence « Libérez les crayons ! » le 20 janvier 2016 à la Cinémathèque québécoise dans le cadre du groupe de recherche « Toucher une image » dirigé par Bertrand Gervais et Sylvano Santini, professeurs à l'UQAM. *Spirale* tient à remercier ses partenaires à l'UQAM : Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, le programme de recherche interdisciplinaire RADICAL (Repères pour une articulation des dimensions culturelles, artistiques et littéraires de l'imaginaire contemporain), ainsi que la Cinémathèque québécoise. *Spirale* tient enfin à remercier Katia Alves, qui a organisé la venue de Plantu à Montréal, et François Brousseau, qui a accepté de réaliser l'entretien.